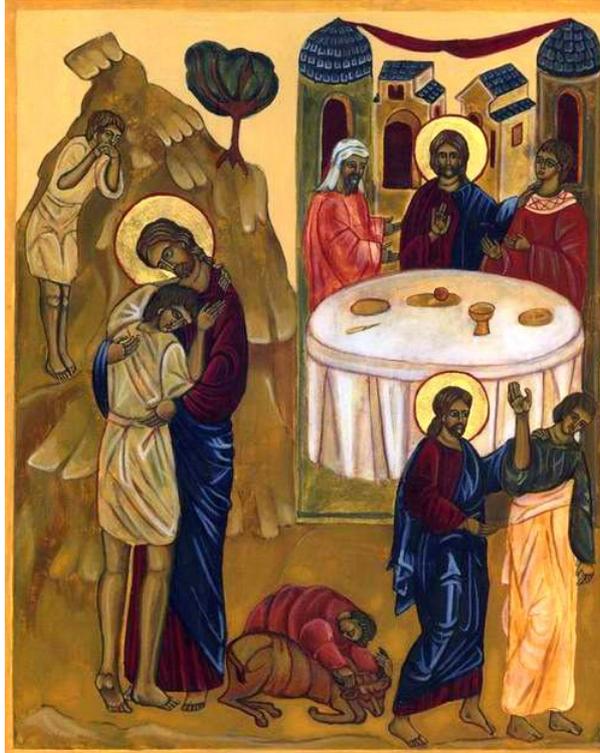




...Vers une Foi Adulte

L'amour fou de Dieu



Carême, un temps offert...

Voici donc ce bulletin qui sort pour le Carême, il est riche des articles qu'ont bien voulu nous confier leurs auteurs. Chronologiquement :

- Frère Yves Combeau, o.p. qui pour ce temps, nous invite à relire notre vie, nos réactions, notre manière d'être, à l'aune de l'attitude des personnages que la Passion du Christ nous donne à voir, tout à la fois dans leurs élans et dans leurs lâchetés... et à reconnaître le chemin que nous avons parcouru et vouloir, oui vouloir le continuer... persister patiemment, obscurément fidèle à ce cap vers le bien... « **Chemin de croix, chemin de vérité** », tel est le titre de ce texte paru dans le bulletin du **Le Jour du Seigneur** (qui nous a donné accord pour le reproduire ici).
- Les difficultés judiciaires (doux euphémisme) de la Communauté des Béatitudes ont amené les Evêques de France à une mise en garde dont notre cher Denis Lecompte dit l'essentiel : se réconcilier avec soi-même est certes important, mais en ce domaine, il faut que les organisateurs et les accompagnateurs soient particulièrement attentifs à garder bien distincts le domaine psychologique et le domaine religieux : « **Spiritualité et Psychologie** », **nécessaires et délicates relations...**
- Le P. Bruno Callebaut nous partage sa joie tonique de vivre ce renouveau de l'Eglise issu du **Concile VATICAN II** dont nous fêtons cette année le cinquantenaire de l'ouverture : **Les cinquante ans de Vatican II.**

Mais le bulletin, vous le savez, doit aussi sa saveur à la méditation de **MCL, (Osée)**, à la page sur l'œcuménisme (**UT UNUM SINT**), aux *bons livres* recensés... **MERCI de votre confiance ! Y.L.**

Les cinquante ans de Vatican II

Notre Eglise fête les cinquante ans du Concile Vatican II. Chacun ayant un certain âge a des souvenirs de cet évènement, qui est un des grands bouleversements du XX^e siècle. Qu'une très grande religion, mondiale, vénérable par son ancienneté, ait eu l'audace de se réformer radicalement et de façon très visible, dans sa manifestation extérieure qu'est la liturgie comme dans ses façons de dire sa foi, cela est vraiment un évènement inouï. Une infime minorité de fidèles ne l'accepte pas, et lui impute l'origine de tous les maux de l'Eglise. Mais où en serait l'Eglise, dans sa crise actuelle, réelle, s'il n'y avait pas eu Vatican II ? L'Eglise nous appelle lors de cet anniversaire à voir en confiance dans l'initiative du vénéré bon pape Jean XXIII et dans les travaux des Pères conciliaires l'action de l'Esprit saint.

Les frères intégristes font une analyse sévère et qui va à l'encontre de celle du Pape Benoît XVI : ils soutiennent que le concile est nul et non avvenu, parce qu'il contient des éléments de doctrine et de pratique qui sont en contradiction flagrante avec des conciles et des documents on ne peut plus officiels émanant des papes précédents eux-mêmes. A les lire, je leur donnerais quasiment raison : Vatican II a à mon avis aussi introduit en effet une véritable rupture avec le passé. Seulement, à leur encontre, je soutiens que l'Eglise a le droit, et même plutôt le devoir de réviser des doctrines, des affirmations et des pratiques dont on découvre qu'elles n'étaient pas fidèles à l'Evangile ! Quand le Pape affirme qu'il faut lire le Concile dans une continuité, n'est-ce pas là qu'il faut la chercher : dans un retour à la seule Tradition qui vaille, celle qui nous vient des Apôtres à travers les Evangiles ?

Quand on a cet âge d'avoir des souvenirs des années '60 et '70, sans nostalgie un peu régressive (mais moi j'ai vécu mon enfance dans le culte du bon pape Jean XXIII !), n'oublions jamais le bonheur que cette époque a mis dans les cœurs des croyants. Quelle fraîcheur, quelles audaces missionnaires, quelle bienveillance envers un monde vers lequel on s'est tourné avec humilité et ferveur ! Quel honneur de l'Eglise d'être rentrée en résistance enfin à l'égard d'injustices dont elle avait été encore complice quelquefois peu avant (les dictatures « catholiques » en Europe et l'Amérique du Sud) ! Bien sûr, il y a eu des excès et des erreurs. Mais les erreurs dont nous portons encore aujourd'hui le poids, ce sont souvent celles d'avant le Concile. J'ai visité une famille en deuil récemment dont on disait que la génération des grands-parents avait tourné le dos à l'Eglise à cause d'un refus de funérailles pour un enfant mort avant son baptême. Seul un des enfants avait retrouvé le chemin de l'Eglise grâce à l'accueil d'un prêtre bien dans l'esprit de Vatican II (ou tout simplement dans ou sous l'Esprit saint !).

Notre diocèse organise pour fêter cet anniversaire des conférences de haute volée, dans les quatre coins de nos doyennés. Soyons attentifs aux affiches qui les annoncent, et déplaçons-nous (parfois aussi dans des initiatives plus locales, comme à Orchies) !

Et célébrons ensemble avec joie selon la liturgie que le Concile nous a léguée: elle est dépouillée des encombrements et des pompes d'une tradition vieillotte, mais elle a gardé l'essentiel, dans un vrai retour à la meilleure Tradition, et en ravivant la participation de tous les fidèles. Le début du Carême, au mercredi des Cendres, nous donne l'occasion de vivre cela, dans des célébrations qui auront à cœur de préparer à ce temps de grâce nos esprits ... et nos fronts, signés de ce signe des cendres qui interpelle vivement.

P. Bruno Callebaut
Curé -doyen de l'Amandinois

"SPIRITUEL ET PSYCHOLOGIE"

Nécessaires et délicates relations...

Notre société est marquée par le souci du bien-être. C'est devenu une priorité pour nos contemporains. De nos jours, le droit au bien-être, non seulement social mais également psychologique et biologique, est un impératif justifiant tous les investissements possibles.

L'Église partage ce souci d'un mieux-être qui manifeste un aspect de la vocation de l'homme : l'aspiration au bonheur et au développement personnel. Pourtant, l'Église se doit d'affirmer que le bonheur intégral de l'homme consiste fondamentalement dans "la vision de Dieu" que seul le Salut réalisé en Jésus Christ permet d'atteindre (chacun selon son chemin).

Certes l'Église se réjouit de voir de nombreux chrétiens avoir ce désir et mettre en œuvre toutes les ressources médicales et psychothérapeutiques pour lutter contre les multiples aspects de cette souffrance qui mine le bonheur. Le développement des sciences humaines a ouvert de nouvelles perspectives : la psychogenèse (c'est-à-dire les processus par lesquels chaque personne se développe au sein de la création et de la société) permet de déceler ce qui aurait été, dans l'évolution personnelle, des facteurs ayant amené à vivre des souffrances et même des maladies psychosomatiques. Encourageant ces recherches, l'Église s'inscrit dans sa plus constante Tradition.

Mais l'Église est aujourd'hui attentive à ce qui est proposé par des groupes de chrétiens

organisant des sessions de guérison dites "psycho-spirituelles" car celles-ci peuvent être perçues par nombre de chrétiens comme un ministère offert par l'Église au nom du Christ.

Le succès de ces sessions et de l'accompagnement psycho-spirituel qui s'y pratique, manifeste d'une attente actuelle de chrétiens, et d'une réponse qui les satisfait, source parfois d'un véritable engouement. Mais, nombreux sont ceux – organisateurs et participants – qui mêlent deux domaines : celui de la vie spirituelle et celui de la vie psychologique... **Nombreux sont ceux qui perçoivent comme un "plus" le fait que l'écoute offerte aux participants soit tout à la fois spirituelle et psychologique. Sans doute ne réalisent-ils pas que ce type d'écoute peut engendrer des confusions, parfois lourdes de conséquences malheureuses.** Comment distinguer la vie spirituelle de la vie psychique lorsqu'en une seule démarche, on s'adresse à la même personne ou au même groupe de personnes ?... Alors qu'une écoute spirituelle et une écoute psychologique requièrent des personnes compétentes et des lieux différents.

- Ces accompagnateurs et ces animateurs de sessions psycho-spirituelles méritent-ils la confiance que leur font tant de chrétiens ?

- Spirituellement, leur foi est-elle éclairée ? L'objet de leur espérance est-il vraiment le Royaume ? Sur quel discernement se fonde leur désir d'aider ceux qui souffrent en leur parlant avant tout de guérison ?
- Quelle formation sérieuse ont reçu ces personnes qui se disent "accompagnateurs" ?

- D'autres critères sont également essentiels :

- distinction du for externe (le jugement extérieur) et du for interne (la conscience de chacun),
- impératif de la plus grande discrétion,
- distinction de l'autorité du conseiller spirituel et de celle de l'organisateur,
- observation des exigences de la loi qui encadre désormais la fonction de psychothérapeute...

Et si ces sessions se déroulent dans un lieu d'Eglise; ceci peut laisser croire au Peuple de Dieu que ces sessions bénéficient de la confiance de l'autorité ecclésiale et qu'un ministère s'y trouve exercé. D'où le risque d'erreurs et d'abus, dévoilés tardivement lors de procès civils intentés par des victimes : manipulation mentale, manipulation psychologique, exercice illégal de soins psychothérapeutiques, abus financiers... Des "sessions de guérison intérieure" ont pu engendrer ce que les spécialistes et les pouvoirs publics (rapports de la **MIVILUDES**) ont dénoncé comme étant des "faux souvenirs induits", ceux-ci aboutissant à de malheureuses ruptures familiales... La bonne volonté, la générosité ne garantissent pas la qualité du service. Quant à l'accompagnement spirituel, il exige une sérieuse formation.

Il est vrai, les "blessés de la vie" sont bien là...

Les victimes ainsi désignées n'auraient pas reçu de la société ce qui leur serait dû. D'où une étonnante vision anthropologique sur laquelle sont fondées les démarches psycho-spirituelles et qui peut se formuler ainsi : *l'homme ne devrait pas être blessé*... Or, **nous le sommes tous de façon multiple** car personne n'a vraiment été aimé comme il aurait dû l'être ! Les blessures se sont accumulées depuis notre conception, causant un

traumatisme lourd de conséquences. Et voici **l'affirmation essentielle** : **ces blessures guériront si nous pardonnons à ceux qui nous les ont faites** :

Il faudrait alors remettre en mémoire les blessures que nous aurions reçues depuis notre conception jusqu'au moment présent. Et si nous n'en avons pas souvenir, il conviendrait de demander à l'Esprit-Saint de nous les faire connaître : ainsi nous pourrions pardonner aux auteurs de ces blessures – auteurs parfois imaginés (les fameux "**faux souvenirs induits**"), mais toujours accusés – et nous serions de ce fait guéris...

Deux réflexions sont à faire sur l'ambiguïté de cette démarche :

- Il n'y a pas de semblables guérisons dans les Evangiles. Jésus lui-même n'a pas été guéri des blessures que lui ont faites les hommes. Ressuscité, il les présente glorifiées : elles nous manifestent le Salut.
- Affirmer que toute blessure est due au traumatisme causé par un manque d'amour, et se centrer sur la recherche du responsable pour lui pardonner, n'est-ce pas mettre celui qui se situe comme blessé en attitude d'accusation d'autrui ? De plus, s'il est demandé à l'Esprit Saint de révéler les auteurs des blessures, n'est-ce pas risquer de faire de l'Esprit Saint un esprit accusateur ? N'est-ce pas interpréter faussement la mission de l'Esprit de Vérité ?

Par ailleurs, la recherche de ceux ou celles qui nous auraient blessés, ne détourne-t-elle pas notre attention de ce qui, en fait, blesse principalement notre vie spirituelle, à savoir notre péché ?

En conclusion, sans doute certaines composantes du Salut et de la vie de l'humanité ont-elles été négligées dans la vie chrétienne récente ; elles sont aujourd'hui rappelées par l'ouverture œcuménique et les préoccupations influentes de notre société.

Par exemple :

- la dimension affective de la relation au Christ a, sans aucun doute, retrouvé sa place de façon populaire, grâce en partie au Renouveau Charismatique ou au Pentecôtisme ;
- la vie spirituelle est à nouveau reconnue dans sa dimension d' "**expérience personnelle**", sans oublier évidemment l'engagement social ;
- le souci de la santé qui règne dans nos sociétés – préoccupées de bien-être – a remis en mémoire la dimension "**guérissante**" du Salut ;
- la vulgarisation des soins psychothérapeutiques attire l'attention de l'Eglise et influence l'action pastorale.

Tout cela bouscule... mais manifeste que le Peuple de Dieu est bien vivant ! Devant cette créativité "pastorale", on ne peut que se réjouir, mais à condition de demeurer clairvoyants et de savoir discerner. Il convient aussi de prendre conscience de la grande richesse spirituelle que comportent les **trésors de l'Eglise** :

Sans doute faudrait-il enseigner plus souvent que tout sacrement, notamment celui de la réconciliation, offre un fruit de guérison, et que celle-ci est avant tout conversion. Cette conversion permet à la grâce de réordonner tout l'être intérieur.

Pourquoi une telle importance accordée à la guérison des blessures ? La sainteté chrétienne n'exige pas la guérison des blessures. La vie spirituelle n'est pas déterminée par notre histoire psychosociologique, elle est **don gratuit** que tout homme reçoit par sa foi en Jésus-Christ, quel que soit son état physique et psychosociologique ?

Oui, l'Écriture est vitale et surtout les récits de la Passion et de la Résurrection qui nous révèlent une toute autre manière de vivre les blessures. On le voit, la foi peut remettre les personnes debout... **Mais c'est aussi parfois à l'intérieur même de la persistance de nos blessures, que la Grâce passe et peut se déployer.**

Denis Lecompte 1

1- Recteur du Sanctuaire N-D du St Cordon à Valenciennes, directeur des pèlerinages pour le diocèse de Cambrai et chargé de cours au Séminaire interdiocésain de Lille, Mgr Denis Lecompte a rédigé ces lignes en raison de sa responsabilité nationale au sein du Service de l'Episcopat "Pastorale Nouvelles Croyances et Dérives Sectaires" et du groupe de réflexion "Spirituel et Psychologie" dont les conclusions furent remises aux évêques de France

Chemin de **croix**, chemin de **vérité**

« La Passion de Jésus est peut-être la partie de sa vie que nous connaissons le mieux. Les Évangiles donnent de nombreux détails. Les déplacements de Jésus dans Jérusalem sont décrits de façon précise. Et si, en raison des destructions, les édifices que nous pouvons voir sont tous très postérieurs à Jésus, du moins les lieux sont-ils certains ou presque certains : le prétoire d'Hérode, la forteresse Antonia, le Temple, le mont des Oliviers, le gibet à la sortie des murs occidentaux de la ville...

De même les personnages de cette Passion. Pour le carême, **Le Jour du Seigneur** vous propose cette année six figures de la Passion. Mais il en est bien d'autres. Étonnante est la profusion de personnages dans ces quelques pages des Évangiles. Anne et Caïphe, Ponce Pilate, les serviteurs du grand prêtre, Joseph d'Arimatee, les saintes femmes, Simon de Cyrène, le jeune homme qui s'enfuit nu, les soldats romains, les membres du Sanhédrin, les deux larrons et combien d'autres ?

De même que les lieux sont réalistes, les personnages de la Passion sont réalistes. Ils le sont particulièrement en ceci qu'il n'y a pas de vrai « méchant » et pas beaucoup de vrais « gentils ». Marie, Jean et les saintes femmes se conduisent avec fidélité et courage. Mais les autres sont des composés de générosité et de lâcheté, de cruauté et de pitié qui peuvent déconcerter.

Les mêmes soldats qui ont cloué Jésus sur la croix lui donnent à boire quand il a soif. Ils ne sont même pas méchants : ils font leur travail, et sans doute la partie de leur travail qui leur plaît le moins. Pilate essaie de sauver Jésus, mais il a peur des Juifs ou plus exactement, peur de provoquer une émeute dans une ville qu'il contrôle mal, qu'il n'aime pas et qu'il désire quitter au plus vite pour redescendre à Césarée-Maritime. Hérode Antipas est plus curieux qu'hostile. La foule est versatile, enthousiaste et haineuse à quelques heures de distance ; ignare, bien qu'elle ait acclamé Jésus comme le Messie ; composée sans doute de braves gens, bien qu'elle réclame la mort. Simon de Cyrène qui, comme son nom l'indique, est un Juif originaire d'Afrique du nord, aide Jésus parce que les soldats l'y forcent. Il est là par hasard et rien n'indique que ces quelques centaines de mètres n'aient pas été pour lui une corvée qu'il s'est empressé d'oublier. Pierre aime Jésus et ne le connaît pas. Chez presque tous, nous voyons des désirs contradictoires, des décisions prises par peur, par calcul, par indifférence, des hésitations, des capitulations. Et Jésus, pas après pas, sans que personne n'en soit complètement coupable, avance vers son sacrifice...

Lorsque nous méditons sur la Passion, lorsqu'en particulier nous participons à un chemin de Croix, cette belle paraiturgie héritée du moyen âge, nous arrêtons d'abord notre regard sur Jésus. Sa souffrance, son courage, le pardon, les ultimes cris, la mort. Mais il n'y a pas moins de fruit à recueillir d'une méditation sur les figures de la Passion, sur tous ces personnages qui s'agitent au long du chemin.

Cette complexité, ces décisions lâches, cette ignorance dévastatrice, c'est la vérité du péché.

Il est rare en effet que nous fassions du mal à quelqu'un parce que nous avons décidé de faire du mal. Je crois même que cela n'arrive presque jamais. Nous faisons du mal par irritation, par lassitude, par peur, par égoïsme, par fantasme, par indifférence. Le péché, plus qu'une volonté mauvaise, est une mauvaise volonté. Une confusion. Un abandon. La plupart des personnages qui ont condamné Jésus, en réalité, ne l'ont pas condamné : ils l'ont laissé tomber.

Relire la Passion de Jésus d'un œil attentif peut donc nous conduire à relire notre propre vie d'un œil plus attentif. Plus réaliste, et plus juste. Nous sommes tous des personnages de la Passion. Il nous arrive d'aider sans aimer, de juger par peur, de condamner sans savoir, de plonger des inconnus dans le drame pour sauver notre propre peau ou nos propres intérêts, et d'avoir envie d'être ailleurs.

Et nous sommes tous aussi capables de fidélité et d'amour vrai. Car prendre place parmi les témoins de la Passion signifie que, même si nous sommes las ou confus, nous pouvons être comme Marie et les saintes femmes, fidèles jusqu'au bout, dans le silence et la compassion ; que nous pouvons être comme Jean, qui accueille une mère ; que nous pouvons être comme Joseph d'Arimatee, qui n'a pas usé de son influence pour sauver Jésus — il avait peur — mais qui du moins a offert son tombeau personnel et a pris quelque risque pour obtenir le corps.

En d'autres circonstances, des « justes » ont ainsi surgi de la foule. Vous vous rappelez ces figures de la Seconde Guerre mondiale. Prêtres ou magistrats, instituteurs, cheminots, simples voisins qui avaient une cave et une porte dérobée, gardiens de la paix ou paysans des Alpes, ils ont révélé dans la confusion grise d'une occupation ce courage qui était parfois dû à leurs convictions morales, mais parfois aussi à un simple réflexe, presque malgré soi. C'est en grognant que certains ont sauvé des vies, tout comme Simon de Cyrène. Mais c'est en toute conscience que d'autres se sont offerts à la mort pour qu'elle épargne leur frère, leur ami, ou cet inconnu.

Nous-mêmes, dans les circonstances banales de la vie dans un pays en paix, faisons plus de bien que nous pensons. Je suis toujours surpris, lorsque j'entends des confessions, par la modestie des personnes qui se confessent. Inquiètes ou honteuses de ceci, elles omettent la beauté de cela : une vie de couple fidèle depuis des années, des enfants déjà grands dont elles portent encore le poids — n'est pas là une sorte de croix ? —, des amis ou des voisins secourus dans la discrétion, l'intercession d'une prière silencieuse. Certains ne font rien d'autre en effet que de prier et d'espérer devant la douleur d'autrui. Cette apparente inaction que connaissent nombre de spectateurs du *Jour du Seigneur* et dont beaucoup se désolent, regrettant de ne pouvoir agir à cause de leur âge ou de leur manque de moyens, cette apparente inaction, cette réelle prière, cette réelle fidélité, c'est ce qu'ont vécu Marie, Jean et les saintes femmes au pied de la croix.

Contempler la Passion du Christ, se joindre à elle, c'est donc d'abord constater la réalité ambiguë de nos vies, cette sorte de responsabilité molle, cet entre-deux moral dans lequel nous stagnons et qui fait tant de mal ; constater aussi ce que nous avons fait de bon, sans fausse modestie ; et ensuite, décider de nous tourner vers le bien. Décider d'être modestement, patiemment, obscurément fidèle, doux et secourable. Sans éclat peut-être, comme les saintes femmes qui ne sont qu'à peine visibles au cours de la Passion, mais de façon têtue. Puis de prendre des risques. D'insister. De revenir même quand tout est perdu, comme Marie-Madeleine le jour d'après le sabbat. De nous laisser éblouir par la plus inattendue des lumières. Et d'annoncer, d'annoncer à perdre haleine. »

Fr. Yves COMBEAU, o.p.

Ce texte est publié avec l'aimable autorisation du *Jour du Seigneur*,
Extrait de son bulletin n°168 de Février-Mars 2012.

UT UNUM SINT
« Qu'ils soient UN ! »

Ce si long chemin vers l'unité des chrétiens...

Sans remonter trop loin dans le temps, rappelons que, jusqu'au Concile Vatican II, la seule unité des Chrétiens que concevait l'Eglise catholique était le « retour au bercail romain » des brebis égarées... Certes, peu d'années avant, il y eut des prémices, quelques initiatives informelles... : le cardinal Mercier, en Belgique, dialogua avec les anglicans, le Père Paul Couturier lança la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, le Groupe des Dombes (catholiques- réformés-luthériens français et suisses) démarra... Mais, face à ces initiatives, le magistère romain manifestait une grande réticence.

Les Eglises issues de la Réforme, quant à elles, dès le début du XXème siècle, avaient réalisé que leur multiplicité-même constituait un contre-témoignage de cette Bonne Nouvelle du Salut en Jésus Christ qu'elles prétendaient annoncer, notamment aux peuples des empires coloniaux des états européens... C'est ainsi que plus tard, en 1948, fut créé le **COE** : le Conseil Œcuménique des Eglises, auprès duquel l'Eglise catholique entendit n'avoir qu'un strapontin pour une place d'observateur (plus tard, en 1968, elle prendra toute sa place au sein de la commission *Foi et Constitution*)

Et puis il y eut le Concile Vatican II, et ce nouveau regard **aimant** sur le monde, sur l'ensemble du monde, chrétiens ou pas, catholiques ou pas, croyants ou pas, tout ce monde aimé de Dieu et sauvé par Jésus Christ.

« **A ceux-là mêmes qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sans la grâce divine, à avoir une vie droite, la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires à leur salut. En effet, tout ce qui, chez eux, peut se trouver de bon et de vrai, l'Église le considère comme une préparation évangélique et comme un don de Celui qui illumine tout homme pour que, finalement, il ait la vie.** » (*Lumen Gentium* n. 16) »

Et l'encyclique UT UNUM SINT, de Jean-Paul II sur l'engagement œcuménique, dont tant de passages pourraient être cités !... cet extrait de l'introduction (§ 1) :

« **Le Christ appelle tous ses disciples à l'unité. Le désir ardent qui m'anime est de renouveler aujourd'hui cette invitation et de la reprendre résolument. Je rappellerai ce que j'ai eu l'occasion de souligner au Colisée romain, le Vendredi saint 1994, en concluant la méditation du *Chemin de Croix* guidée par les paroles de mon vénéré Frère Bartholomaios, Patriarche œcuménique de Constantinople. En cette circonstance, j'ai affirmé que ceux qui croient au Christ, unis sur la voie tracée par les martyrs, ne peuvent pas rester divisés. S'ils veulent combattre vraiment et efficacement la tendance du monde à rendre vain le mystère de la Rédemption, ils doivent professer ensemble la vérité de la Croix.**

Nous nous réjouissons de ce qui nous a été donné de vivre en Eglise avec nos Frères et Sœurs des Eglises protestantes, tant à Valenciennes et lors de nos voyages œcuméniques que lors de nos rencontres faites au sein de la Communauté du Chemin Neuf, communauté catholique à vocation œcuménique : En janvier, nous avons eu la chance d'entendre le témoignage de Ruth Lagemann, de l'Eglise luthérienne allemande, qui s'est engagée à vie dans la Communauté et qui nous partageait sa chance et sa joie de découvrir ensemble les diverses facettes de l'expression de notre foi commune... !

Nous mesurons aussi notre chance de pouvoir vivre en Eglise, catholiques et réformés, **l'Office du Vendredi Saint**, ici à Valenciennes : c'est une richesse que nous apprécions beaucoup et pour laquelle nous remercions vivement Mgr Garnier.

« Catholiques intégristes » : Lors de la Célébration Œcuménique du samedi 21 janvier, le P. Bruno Feillet nous a demandé de ne pas oublier dans notre prière les « intégristes », qui n'acceptent pas les aspects les plus essentiels du Concile Vatican II et son ouverture au monde, se cramponnant à un passé révolu de l'Eglise, tout à fait contraire à notre profonde Tradition qui est de constamment s'adapter pour rester levain dans la pâte et lumière du monde, notamment par le témoignage des multiples engagements du **Peuple de Dieu**... (A la dernière messe « *intégriste* » à laquelle nous avons assisté, l'inaudibilité du prêtre - sauf pour son sermon nous menaçant de l'enfer ! - nous a fait comprendre combien cette liturgie était là dépassée).

Yves Lasbleis.

Lu pour vous

« Jésus »

de Jean-Christophe Petitfils (Ed. Fayard) 2011

Le journal « *La Croix* » en disait beaucoup de bien, et l'on n'est pas déçu, malgré le nombre impressionnant de livres publiés sur la personne de Jésus au cours de ces dernières années. Du reste, la revue « *ETUDES* » de janvier (*Jésus en personne*, p.117) évoque **trois** livres à la fois, soulignant que « *sur la personne de Jésus, on pourrait croire que tout a été écrit* » ... eh bien non !

« Jésus » de Jean-Christophe Petitfils, 690 pages,

« Le Christ selon Jésus » de Eric Denimal, 277 pages

« Jésus de Nazareth, juif de Galilée », de Didier Long 455 pages.

Le second livre nommé fait essentiellement de la vulgarisation ; le troisième met l'accent sur la judéité de Jésus...

Le livre de Jean-Christophe Petitfils, « Jésus », est tout autre : utilisant le fil rouge de l'Evangile de Jean, incluant dans son récit les évangiles synoptiques, l'histoire et la sociologie de l'époque dans cette région du monde, la lecture attentive des moindres archives et des écrits de ce temps-là (d'où qu'ils viennent), les tensions et querelles sociétales, il en vient à sentir et décrire le caractère de chacun des personnages comme s'il les avait personnellement connus, il leur donne de la chair, une épaisseur qui nous les rend présents, si ce n'est proches (*ce « renard inquiet » de Ponce Pilate qui souhaiterait ne pas faire plaisir à ces « grands prêtres » teigneux... !*). Cela ressemble presque à un témoignage personnel (et c'est à l'évidence un témoignage de foi de J-Chr. Petitfils). Pour décrire la Passion, l'auteur n'hésite pas à la décrire telle qu'elle apparaît dans les textes évangéliques, mais aussi sur le linceul de Turin et sur ce qui serait le reste de la couronne d'épines... Le critique de la revue « *ETUDES* », Marc Rastoin s.j., qui n'aime pas le mélange des genres, admet pourtant que : « **Sur le contexte historique et spirituel du temps, sur les données chronologiques et archéologiques, Jean-Christian Petitfils est précis et bien informé.** ». Il reproche aussi à l'auteur de toujours soutenir le sens littéral de l'évangile de Jean, ce qui le conduirait, dit-il, « **à des postulats peu crédibles...** »

Ce mélange de l'historique et du religieux constitue un remarquable défi ! Défi de retrouver l'enchaînement des événements, de rendre compte de l'effroyable violence de la Passion, de l'horreur de la Crucifixion, des paroles prononcées, de l'agonie et la mort de l'Homme... La narration de l'auteur est réellement impressionnante, poignante, et ce fut bien cette réalité qui nous est donnée de recevoir et de méditer... même s'il convient, ainsi que le préconise le Père Marc Rastoin, de prendre la mesure des limites de ces approches qu'il juge *grand public*... (sans doute à cause de ce complément d'information trouvé dans l'incertain (?) Saint Suaire...)

Ce livre est captivant, ses annexes aussi, du reste ; Ainsi, par exemple, ces recherches scientifiques sur l'étoile des Mages, corroborant Mathieu et Flavius Josèphe : En 1603, l'astronome Képler observa dans le ciel la conjonction très lumineuse de Jupiter et de Saturne, dans la constellation des Poissons, et en 1604, la planète Mars qui les « rejoignit »... Képler, en bon savant, calcula... et se rendit compte que cette même conjonction des planètes avait eu lieu en -7 avant notre ère. Or un rabbin portugais avait indiqué, au siècle précédent, que le Messie devait apparaître dans cette conjonction du ciel... Calculs refaits, Képler arriva à la conclusion que l'étoile de Bethléem était bien cette réalité-là (et que le moine Denys le Petit s'était trompé, que Jésus était né, non pas en l'an 1 de notre ère, mais en -7).
Yves.

Osée, le témoin d'un amour fou

On entend souvent dire : « *moi, je n'aime pas le Dieu de l'Ancien Testament, c'est un Dieu irascible et vengeur... Je préfère le Dieu d'amour que nous révèle Jésus* »... Or, c'est le même Dieu de tendresse qui s'est révélé tout au long de l'Histoire, même si son message a été plus ou moins bien transmis par les hommes, et Jésus est venu accomplir pleinement ce qui avait été révélé, en particulier aux prophètes.

Parmi ceux-ci, Osée a été le premier à oser « dire Dieu à partir de l'amour humain et de la sexualité », selon les termes de Jean-Pierre Prévost dans son livre « Pour lire les prophètes » (Cerf). Osée est un prophète du 8^{ème} siècle avant JC. Il a vécu peu avant l'exil du peuple hébreu à Babylone. Il a été « *le premier écrivain biblique à faire de la théologie à partir de sa propre expérience de l'amour humain et de la sexualité* ». (J.P. Prévost).

Dans les premiers chapitres du livre d'Osée, nous apprenons que le prophète a reçu de Dieu l'ordre de prendre en mariage Gomer, « femme se livrant à la prostitution ». Pourquoi cet ordre étrange, voire scandaleux ?

C'est que Gomer est le symbole du peuple d'Israël, qui se détourne sans cesse de son Dieu pour rendre un culte aux idoles, qui est infidèle à la Loi de l'Alliance et commet toutes sortes de mauvaises actions.

Ainsi Dieu veut signifier son amour indéfectible pour son peuple. « *le Seigneur me dit : « Va encore, aime une femme aimée par un autre et se livrant à l'adultère, car tel est l'amour du Seigneur pour les fils d'Israël tandis qu'ils se tournent, eux, vers d'autres dieux »* ».

Les amours d'Osée et de Gomer sont orageuses, Osée veut divorcer. Il dit à ses enfants : « *Faites un procès à votre mère, car elle n'est pas ma femme, et moi je ne suis pas son mari !* » Il veut la punir, car « *elle n'a pas compris que c'est moi qui lui donnais blé, vin nouveau, huile fraîche...* » et puis soudain : « *Eh bien ! c'est moi qui vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur, je te fiancerai à moi pour toujours* ». Et l'on comprend que c'est Dieu qui parle par la bouche d'Osée, qui « s'incarne » en quelque sorte.

Au fil des chapitres, Osée s'efface pour laisser parler le Seigneur, mais avec des accents humains qui identifient le prophète à son Seigneur : Dieu exhale sa déception devant les infidélités de son peuple :

« *Ephraïm (= Israël) a fait à Dieu une peine amère* ».

Dieu s'indigne, Dieu menace... Il y a tentative de (ré)conciliation de la part du peuple qui s'affole : « *Venez, retournons vers le Seigneur. C'est lui qui a déchiré et c'est lui qui nous guérira* ».

Mais le Seigneur n'est pas dupe :

*« Que vais-je te faire, Ephraïm ?
Que vais-je te dire, Juda ?
Votre amour est comme la nuée du matin,
comme la rosée matinale qui passe... »*

Il sait bien que l'épouse volage retombera dans la faute. La plainte de Dieu prend même des accents maternels pour dire la tendresse déçue :
« C'est pourtant moi qui avais appris à marcher à Ephraïm, le prenant dans les bras, mais ils n'ont pas reconnu que je prenais soin d'eux : Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour ».

Oui, vraiment, Dieu a toutes les raisons de « divorcer », de rejeter son peuple. Mais il est le « Dieu de tendresse et de pitié
lent à la colère et plein d'amour »
tel que le chantent de nombreux psaumes...

Et le voilà qui se laisse toucher :

*« Mon cœur est bouleversé en moi,
en même temps ma pitié s'est émue
Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère
Car je suis Dieu et non pas homme... »*

Pour conclure, je laisse la parole à J.P. Prévost :

« Osée a donc pris le risque de parler de Dieu à partir de réalités humaines : l'amour d'un couple, avec tous ses risques, ses difficultés et ses richesses, l'amour d'un père pour son fils, et aussi l'amour d'une mère pour le fruit de son sein. Tout ce qu'il y a de profondément humain se retrouve en Dieu. »

MCL



Jérusalem. Synagogue Abell (vitraux de Chagall).